II

LA DIVINATION ROMAINE ET LES LIVRES SIBYLLINS

PAR RAYMOND BLOCH
Directeur d'études à l'École des Hautes Études

SOMMAIRE. — *Il faut souligner, dans le paganisme gréco-romain, le caractère exceptionnel du recueil des Livres sibyllins ; il semble que nous apparaisse là un ensemble de prescriptions d'origine partiellement étrusque et que l'annalistique romaine ait trouvé dans la personne des Sibylles un élément d'explication propre à satisfaire l'amour-propre national.*

Le monde de la divination antique est infiniment complexe et rien n'est venu encore remplacer l'ouvrage monumental de H. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, qui est encore utilisable, mais cependant périmé en certains de ses aspects. Il sera seulement aujourd'hui question d'évoquer les caractères principaux de la divination romaine et de tenter d'apporter une solution au problème toujours débattu de l'origine des Livres sibyllins.

L'attitude romaine en face des signes divins est originale et bien différente de celle des Grecs et des Étrusques. Grecs et Étrusques ont manifesté une grande subtilité dans l'art de la mantique, qui occupait une place très importante dans leur vie religieuse. Ils croyaient pouvoir pénétrer les rapports intimes, les correspondances secrètes entre les divers éléments de la nature, entre les divers ordres du monde. La vie de l'homme et de la société humaine se trouvait ainsi préfigurée par toute une série de signes d'un symbolisme plus ou moins clair : l'exégèse savante de ces signes devait donc permettre de dévoiler l'avenir proche ou lointain. Pour le Romain, les présages, *omina* ou *auspicia*, sont de simples avertissements sacrés, transmis aux hommes pour les confirmer dans leurs entreprises ou bien, au contraire, les en détourner. Homme d'action, le Romain avait imaginé toute une série de moyens efficaces garantissant sa liberté d'action. Il pouvait refuser religieusement le présage, *omen exsecrari, abominari*, ou bien le détourner par des paroles adroites qui en modifiaient magiquement le sens.

Quant au prodige qui, pour les Grecs et les Étrusques, représente un présage d'une importance particulière en raison de sa force signifiante, il a une valeur différente pour la mentalité latine : c'est, pour elle, un phénomène contre nature, terrible, et qui exprime sur terre la colère des dieux. Tout doit être fait pour rétablir la paix avec les dieux, dont

le prodige indique la rupture : de là l'importance des *procurationes prodigiorum*, cérémonies expiatoires et propitiatoires, régulièrement organisées jusqu'à la fin du IIe siècle avant J.-C. Il n'y avait pas à Rome, jusqu'à l'afflux des croyances hellénistiques, de bon prodige, l'idée même en aurait été inconcevable. Naturellement ces conceptions proprement latines se modifieront à partir de la deuxième guerre punique, comme l'ensemble même de la religion romaine.

Le problème de l'origine des Livres sibyllins ne peut s'éclairer qu'à la lumière de ces réflexions préalables sur la divination antique. Le récit traditionnel de Denys d'Halicarnasse est bien connu. Une vieille femme, la Sibylle de Cumes, serait venue proposer neuf livres d'oracles au roi étrusque de Rome, Tarquin le Superbe. Sur le refus du roi, elle les brûle, jusqu'à ce que Tarquin, vaincu par son obstination et les conseils des augures, lui achète les trois derniers. Le recueil est conservé dans les souterrains du temple de Jupiter Capitolin. Ses gardiens le consultent, sur ordre du Sénat, en cas de prodiges affreux, de *taetra prodigia*. Le recueil s'hellénisera largement à la fin de la République, comme il apparaît lors de sa reconstitution à l'époque de Sylla.

Il faut souligner le caractère exceptionnel, dans le paganisme gréco-romain, d'un tel recueil sacré. Ni la Grèce ni Rome ne fondaient leurs croyances, leur religion sur des livres révélés. Seule l'Étrurie faisait ainsi. Or les *libri sibyllini*, sans être bien entendu le fondement de la religion romaine, n'en contenaient pas moins les *arcana imperii*, les secrets grâce auxquels pouvait et devait survivre la puissance romaine. Ces secrets sont cependant de simples rituels relatifs aux prodiges. Il semble donc qu'une coutume de type étrusque nous apparaisse sous un jour disons romanisé. Cela rend hautement improbable l'attribution du recueil à une prétendue révélation sibylline. Les *libri*, à l'origine, représentaient l'art des haruspices, mais réduit à l'expiation des prodiges. Leurs premières prescriptions en 496 (Denys d'Halicarnasse, VI, 17, 2) et en 461 (Tite-Live, III, 10, 7) ont une allure toscane. Mais avec le départ des Étrusques, au début du deuxième quart du Ve siècle avant J.-C., le recueil va se latiniser d'abord, s'helléniser ensuite. Des documents archéologiques étrusques d'époque hellénistique, un miroir de Bolsena (E. Gerhard, *Etruskische Spiegel*, V, 127) et trois urnes funéraires représentent le rapt d'un devin italique, Cacus, qui allait à la cour de Tarquin. Si l'on unit à ces documents un texte de Solin (I, 18.9) où se trouve reproduite une tradition remontant à l'annaliste Gellius, on se trouve en face d'une version toscane d'un épisode légendaire, semblable à celui de la Sibylle[1].

1. On consultera à ce sujet mon livre sur *Les Prodiges dans l'antiquité classique* (série : Mythes et Religions), Presses universitaires de France, 1963.

Il convient enfin de rendre compte, si cela est possible, du récit de l'annalistique romaine. Il semble qu'une exigence de la conscience nationale romaine puisse, en partie, l'expliquer. Un précieux recueil de prescriptions rituelles a été constitué à Rome à l'époque des Tarquins. Aux tyrans étrusques revenait donc la gloire d'avoir accueilli ce gage de la grandeur romaine et de l'avoir déposé dans leur création architecturale majeure, le temple de Jupiter capitolin. Rome, une fois débarrassée de ses tyrans étrusques et devenue leur ennemie, devait chercher à amoindrir au maximum le rôle des Toscans dans l'affaire. L'annalistique trouva dans le personnage des Sibylles un principe d'explication commode à l'origine des Livres. Tarquin ne cède que vaincu par l'obstination de la Sibylle et l'avis formel des augures romains. Tout mérite ainsi lui échappe. Naturellement l'ouverture progressive du recueil du Capitole à des oracles helléniques joua un large rôle dans la constitution de la légende. La trame de celle-ci a été imaginée par réaction des annalistes contre les souvenirs de la domination étrusque à Rome[1].

Raymond Bloch.

III

VÉNUS, « ÉTOILE DU SOIR », ET LES ÉCRIVAINS LATINS

par A. Le Bœuffle

Professeur agrégé au lycée d'Amiens

Sommaire. — *Étude des termes parfois peu précis, choisis souvent à des fins expressives plutôt que scientifiques, qu'emploient les auteurs latins pour désigner l'apparition vespérale de la planète Vénus.*

Les écrivains latins, principalement les poètes, ont volontiers évoqué l'étoile du berger, qui apparaît dans les derniers feux du couchant et devance le cortège des étoiles s'allumant les unes après les autres au firmament[2]. Cependant, à première vue, ils ne semblent pas toujours avoir compris exactement qu'à ce moment-là l'astre ne se levait pas[3],

1. Il faut expliquer de même la tradition romaine relative au départ des Étrusques de Rome ; cf. R. Bloch, *Le départ des Étrusques de Rome selon l'annalistique et la dédicace du temple de Jupiter capitolin*, dans la *Revue de l'Histoire des Religions*, t. CXLIX, avril-juin 1961, p. 141 sq.

2. Sur ce thème, cf., par exemple, H. Bardon, *L'aurore et le crépuscule*, *Rev. Ét. lat.*, XXIII, 1946, p. 82 ; cf. déjà Homère, *Il.*, XXII, 317 sq.

3. Cf. dans la littérature française l'erreur de Lamartine : « Vénus se lève à l'horizon » (*Le Soir*, v. 5).